

I. L'homme et la nature

L'homme se situe à la fois **en-dehors de la nature** (par sa raison et sa volonté de domination) **et dans la nature** (par les lois biologiques), tous les philosophes ont constaté cette ambiguïté.

Les lois de la nature s'imposent à lui, mais il s'efforce sans cesse de **leur échapper**, ou de les nier. Pour Canguilhem les hommes doivent comprendre une fois pour toutes qu'**ils ne vivent pas dans un monde à part**.

1. Soumission

2. Opposition

3. Compréhension

1. Soumission

Canguilhem met tout de suite en doute cette **prétention** de l'homme à se placer au-dessus de la nature, et à l'étudier comme si c'était quelque chose d'extérieur à lui : « *On jouit non des lois de la nature, mais de la nature* » (11) ; et surtout, **le sentiment de supériorité** qu'il éprouve sur d'autres formes de vie : « *Et à bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, visant les vivants infra-humains, une ironie tempérée de pitié ?* » (13).

À vouloir analyser la nature dans ses détails, les savants en oublient la logique d'ensemble et les particularités du vivant : Canguilhem invoque le témoignage de Claude Bernard (1813-1878) : il y a « **inadéquation à tout objet biologique de la pensée analytique** » (16).

Et il résume cette pensée avec une formule qui lui est propre : « *pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes* » (16).

En ce qui concerne la méthode d'expérimentation, Canguilhem souligne à nouveau le peu de sérieux de certaines études sur la nature : **au lieu de tenir compte de la complexité du vivant, on prétend le réduire à des lois générales** : on ignore par exemple, lorsqu'on fait une expérience sur deux animaux, dont un sert de témoin, la règle qui veut « *que les deux cas comparés ne diffèrent exactement que sous un seul point de vue, car autrement l'interprétation, quoique directe, serait essentiellement équivoque* » (30) ;

Lorsqu'on a commencé à envisager les organismes vivants comme des espèces de machine, à la suite de Descartes entre autres, on a également commis une erreur considérable : « *expliquer les organes ou les organismes par des modèles mécaniques, c'est*

expliquer l'organe par l'organe » (147) ; en réalité, c'est l'inverse qui est vrai : **ce sont les corps vivants qui ont donné naissance aux machines**, et celles-ci imitent la structure et l'action des êtres vivants ! « *les premiers outils ne sont que le prolongement des organes humains en mouvement.* » (158)

« *L'existence des monstres met en question la vie* » (219) ; cela ouvre un champ de possibilités effrayant pour la plupart des hommes. Mais un détail important mérite d'être rappelé : « *il existe des types d'organisation tératologique dominés par des lois de cette organisation. C'est ainsi que tous les cyclopes, du poisson à l'homme, sont organisés similairement.* » (234).

Ainsi, « **La vie ne transgresse ni ses lois, ni ses plans de structure**. Les accidents n'y sont pas des exceptions, et il n'y a rien de monstrueux dans les monstruosité. » (235).

2. Opposition

Or, les hommes, et même les savants, non content d'ignorer ces **règles d'organisation du vivant**, les nient, les réfutent.

Il y a une contradiction fondamentale dans notre vision du vivant, et nous refusons de la reconnaître ; nous voulons à tout prix fixer **des valeurs différentes** aux autres formes de vie : « *Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ?* » (13) ; « *tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé.* » (13).

Dans l'expérimentation sur le vivant, **nous nous accordons des privilèges**, comme celui de disposer à volonté du corps d'animaux de laboratoire, en appelant l'expérimentation sur eux « *une violence licite* » (22) ;

et même lorsque nous déchirons leur corps vivant dans le but de les comprendre, **nous ignorons leur spécificité** : « *on ne sort pas de l'anthropomorphisme* » (26).

Aristote justifie l'esclavage en rabaisant les esclaves sur le plan moral ; Descartes ne fait-il pas de même avec les animaux, pour justifier leur utilisation comme ressource ? L'homme étant seul doté d'une âme divine, il se trouve par conséquent un **immense fossé** entre eux, comme entre hommes libres et esclaves dans l'antiquité : « *Il fallait ensuite que les hommes fussent conçus comme radicalement et originellement égaux, pour que, la technique politique d'exploitation de l'homme par l'homme étant condamnée, la possibilité et le devoir d'une technique d'exploitation de la nature par l'homme apparût* » (138).

C'est donc à dessein que cette conception **machiniste** de la vie s'est développée, et non par erreur : ses partisans choisissent de voir la nature comme inférieure, **parce que cela leur convient et leur profite** : Canguilhem cite Henryk Grossman (1881-1950), qui lui-même se réfère à Marx : « *c'est l'évolution du machinisme qui est la cause authentique de la conception mécaniste de l'univers* » (140).

En ce qui concerne la définition de la santé et de la maladie, il y a aussi des **préjugés** têtus que l'auteur veut relever : ici, l'idée qu'il faut abandonner mais dans laquelle les hommes se complaisent, c'est celle que les **statistiques** fournissent la réponse.

Ce qui importe, c'est **ce que l'homme ressent**, c'est la limitation de ses capacités qui apparaît. Les chiffres d'un bilan sanguin, par exemple, ne sont qu'un élément du dossier. C'est encore plus vrai quand on parle de santé mentale, un sujet sur lequel les préjugés sont légion !

Le monstre est, de façon pernicieuse et fausse, assimilé au **vice**, au **péché**.

Mais la réalité est que les caractères monstrueux du vivant ne sont que **marginiaux** dans l'immense développement de la nature ; **la fascination des hommes** à leur sujet, et leur crainte, sont **démensurées** : « *On voit ainsi que le monstrueux, en tant qu'imaginaire, est proliférant. Pauvreté d'un côté, prodigalité de l'autre, telle est la première raison de maintenir la dualité de la monstrosité et du monstrueux.* » (235).

3. Compréhension

Ainsi, Canguilhem reproche aux médecins et aux biologistes de **méconnaître**, involontairement ou volontairement, **la réalité du vivant**. Celui-ci ne peut être un pur objet d'étude : « *savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou tuer pour tuer* » (11). On ne peut méconnaître que tout être vivant a **un objectif, une volonté propre** ; il nous faut apprendre à respecter cela, et la connaissance du vivant a une finalité, « *sa fin qui est de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie.* » (12)

Il faut qu'il comprenne qu'il **ne peut froidement appliquer les règles de la raison à un organisme qui a ses règles propres** : comme l'a dit Bergson, « *Ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature.* » (29).

Nous devons « *saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte* » (49). C'est aussi ce que dit Charles Nicolle (1866-1936), prix Nobel de médecine en 1928 :

« *nous avançons sur une route qui marche elle-même* » (38).

Il faut aussi, selon l'auteur, **abandonner la métaphore de la machine** pour comprendre le vivant : « *Dans un organisme, on observe – et ceci est trop connu pour que l'on insiste – des phénomènes d'auto-construction, d'auto-conservation, d'auto-régulation, d'auto-réparation.* » (149) ; « *Dans l'organisme, au contraire, on observe – et ceci est encore trop connu pour que l'on insiste – une vicariance des fonctions, une polyvalence des organes.* » (150)

En matière de santé, **on ne peut pas se contenter de se référer à des standards** pour apprécier la situation d'un patient ; Claude Bernard le disait déjà : « *Il n'est point de médecin du type humain, de l'espèce humaine* » (202). C'est par rapport à l'individu qui vient le consulter que le médecin doit se positionner, et celui-ci est **singulier** par définition : « *Dans une telle perspective, l'irrégularité, l'anomalie ne sont pas conçus comme des accidents affectant l'individu mais comme son existence même.* » (204).

Concernant les monstres, Canguilhem en appelle à une vision plus globale de la nature, dans laquelle **le monstre a sa place**, car comme le disait le naturaliste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1805-1861) : « *Il n'y a pas d'exceptions aux lois de la nature, il y a des exceptions aux lois des naturalistes* » (231). Qui plus est, **le monstre peut s'avérer précieux** pour le progrès scientifique, au point que certains savants cherchent à provoquer les monstruosité dans les embryons d'animaux, car « *l'anomalie paraît appelée à procurer l'explication de la formation du normal.* » (231).

Conclusion

En résumé, il y a un certain nombre de **malentendus** parmi les hommes sur **ce qu'est réellement la vie** ; mais il y a aussi **de la mauvaise foi**, et des partis pris qui procèdent de la volonté de certains savants à imposer une vision hiérarchique de la nature. Par contraste, Canguilhem nous demande de faire preuve d'**ouverture d'esprit**, et de chercher à comprendre en quoi la vie a ses caractères propres, sa logique qui n'est pas toujours la nôtre, une **diversité irréductible** à des lois trop strictes, et enfin une **dignité** qui doit être respectée.

Montaigne, au XVI^e siècle, appelait déjà à plus de compréhension face aux phénomènes naturels, même les plus inhabituels ; il évoque ainsi dans ses *Essais* deux frères siamois que leurs parents exhibaient comme des phénomènes de foire, de village en village : loin de les considérer comme des aber-

raisons, il leur trouve toutes les caractéristiques de l'humanité et pense que l'on doit les intégrer dans une conception élargie de ce qui est naturel ; car « **Nature peut tout et fait tout.** ».

II. L'homme et l'animal

Appartenant tous les deux au **même règne** de la nature, à la même famille d'êtres vivants, l'homme et l'animal partagent de **nombreux points communs** ; mais **sur quels points se distinguent-ils**, et peut-on trouver surtout un lien entre eux, une façon de **coexister** en bonne intelligence ?

1. Différences

2. Ressemblances

3. Connivence

1. Différences

Qu'il y ait une différence entre homme et animal, c'est une évidence. Pour autant cela ne veut pas dire que l'animal soit **inférieur** à l'homme, il est **d'un autre ordre**, voilà tout : « Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. **L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ?** » (13).

Il y a peut-être même **un peu de jalousie** de la part des hommes à l'égard de leurs proches cousins : « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu – ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent –, **un accord sans problème entre des exigences et des réalités**, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité » (13).

Mais rien n'indique davantage la différence que nous mettons entre les animaux et nous que **les traitements** que nous leur faisons subir : « les propriétaires ont coutume de livrer à la **castration** chaque année, quelques milliers d'animaux pour les priver à jamais de fécondité, sinon tout à fait de désir amoureux » (22) ; et surtout **les expériences** auxquelles nous nous livrons sur eux, en toute bonne conscience : « un biologiste (...) opère électivement sur tel ou tel animal selon la **commodité** relative de telle observation anatomique ou physiologique... » (32).

L'inconvénient de cette façon, plutôt sans-gêne de notre part, d'expérimenter sur l'animal pour éviter d'avoir à le faire sur l'homme, c'est que les conclusions auxquelles on arrive avec l'animal **ne**

peuvent pas forcément être généralisées à l'homme : « dans l'évolution normale d'un cal humain, il n'y a pas de stade cartilagineux. Ce stade avait été observé sur les chiens » (33).

Autre différence que souligne le philosophe, **la notion de milieu**. Nous avons tendance à considérer que le monde est notre milieu exclusif : « Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. **Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson**, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, **ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson**, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours... » (49).

Mais ce qui choque encore plus que tout, c'est l'apparition de monstres humains qui semblent procéder d'une **union avec un animal** : « une tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses qui ne fait qu'un avec leur perfection » (224).

Tout n'est pas possible en matière d'accouplement inter-espèce, mais certaines expériences semblent repousser les limites : « Jouons donc à fabriquer des poulets cyclopes, des grenouilles à cinq pattes, des tritons siamois, en attendant, pensent certains, de pouvoir **jouer à fabriquer (...)** peut-être **un homme des bois**. » (234).

2. Ressemblances

À l'origine de la médecine se trouve **l'observation empirique** ; mais elle était limitée par le tabou lié au cadavre aussi bien dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge. Il restait donc à se tourner vers **le corps des animaux**, qui, dans le cas des mammifères, comporte assez de similitudes avec le corps humain pour que les connaissances sur ce sujet progressent : le médecin romain **Galien**, par exemple, a su tirer profit de « l'observation que peut faire tout sacrificateur d'animaux » (21).

Certains animaux présentent cette particularité de n'avoir que des portées de jumeaux, ce qui les rend intéressants pour des études comparatives (Canguilhem mentionne le tatou, 34). Pourtant, une source de progrès scientifique réellement importante serait la possibilité d'**expérimenter sur des couples de « jumeaux vrais humains »** (43) ; Canguilhem évoque à mots couverts les expériences inhumaines qui eurent lieu dans les **camps de concentration nazis** : « Rappelons pour mémoire – et triste mémoire – les exemples massifs d'un passé récent. » (44)

Dans son chapitre consacré aux arguments des partisans de la théorie de l'animal-machine, Can-

guilhem va au contraire souligner les affinités qui existent entre tous les êtres vivants, et il emploie des expressions marquantes, telles que « *l'effort humain ou animal* » (135) ou « **le vivant humain ou animal** » (136).

Pour illustrer le rapport qu'entretient un être vivant avec son milieu, Canguilhem donne l'exemple de **la tique**, un animal qui « *se développe aux dépens du sang chaud des mammifères. La femelle adulte, après l'accouplement, monte, jusqu'à l'extrémité d'un rameau d'arbre et attend. Elle peut attendre dix-huit ans.* » (186). Si cet exemple est un peu extrême, il énonce une vérité générale : « **en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi générale des vivants.** » (195).

Dans la production des monstres, Canguilhem rappelle avec humour que l'on a proposé **la même explication pour l'homme et pour l'animal** : l'imagination.

Il évoque aussi les êtres mi-humains mi-animaux : « *la femme-pie et la fille aux jambes d'ânesse, le porc à tête humaine* » (227). Ces bizarreries, dues au hasard, ont pu suggérer, en effet, une **possible parenté entre tous les êtres vivants**, ce que Darwin a fini par formuler ; mais avant lui, « *De Maillet et Robinet faisaient le nécessaire pour évoquer, sans avoir à les inventer, tous ceux dont ils avaient besoin.* » (229).

3. Connivence

Tous ces arguments ne font que suggérer une **communauté de destin** entre l'homme et l'animal, mais Canguilhem va plus loin en proclamant **l'unité du vivant**, et la nécessité d'une **égale dignité pour toute forme de vie**. Il appelle dès le début à intégrer un **point de vue plus large, moins anthropocentré** dans la démarche scientifique d'étude du vivant.

Ce qui est valable pour l'homme l'est aussi pour l'animal, comme la formule très générale de Claude Bernard l'autorise à penser : « *Le physiologiste et le médecin ne doivent donc jamais oublier que l'être vivant forme un organisme et une individualité...* » (31).

Lorsque des avancées scientifiques ont lieu sur la connaissance de la biologie humaine grâce à des expériences sur l'animal, Canguilhem propose que l'on **donne crédit** à ces animaux sacrifiés pour faire la lumière sur notre propre nature : « *le chien, pour les réflexes conditionnés ; le pigeon, pour l'équilibration ; l'hydre pour la régénération ; le rat pour les vitamines et le comportement maternel* » (32) [ici, « le chien » c'est le chien de Pavlov]

Sur la question du machinisme, Canguilhem note : « *on ne peut nier que certaines inventions techniques – et ceci a été montré dans des ouvrages classiques –, telles que le fer à cheval, le collier d'épaule, qui ont modifié l'utilisation de la force motrice animale, aient fait pour l'émancipation des esclaves ce qu'une certaine prédication n'avait pas suffi à obtenir.* » (138).

C'est au fond l'animal qui a émancipé l'esclave, bien plus que l'homme ne l'a fait...

Sur la question des monstres, là encore les similitudes entre les animaux et nous doivent nous amener à admettre un même destin, et un principe fondamental de toute vie : sa **tendance à diverger du type** dans lequel on peut la classer : « *Bichat, dans ses Recherches sur la Vie et la Mort (1800) faisait de l'instabilité des forces vitales, de l'irrégularité des phénomènes vitaux, en opposition avec l'uniformité des phénomènes physiques, le caractère distinctif des organismes* » (200).

En somme, la monstruosité n'est en rien étrangère à la nature si on la considère dans son entièreté : « **vivre pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme, ce n'est pas seulement végéter et se conserver, c'est affronter des risques et en triompher.** » (215) ; et il faut par conséquent dédramatiser le monstre, qui n'est pas forcément une vie mal faite, une vie moindre : « *En présence d'un oiseau à trois pattes, faut-il être plus sensible à ceci que c'est une de trop ou à cela que ce n'est guère qu'une de plus ?* » (222).

Conclusion

En conclusion, on dira donc que l'animal présente des caractéristiques qui souvent **l'éloignent** de l'homme, mais qu'il est aussi par de nombreux aspects **proche de nous**. Ce dernier point doit nous inciter à le considérer comme **notre prochain**, un **cousin lointain** auquel nous devons beaucoup et **qui mérite notre respect**.

Il faut noter que pour Canguilhem **la gémellité** s'inscrit dans l'ensemble des naissances jugées anormales, et donc dans la monstruosité. Mais dans les trente dernières années, un phénomène s'est produit qui atténue cet aspect inhabituel des naissances gémellaires : il s'agit des **traitements hormonaux contre l'infertilité**, qui ont permis à de nombreuses femmes de connaître la maternité, mais qui ont aussi rendu plus fréquentes les naissances multiples. On est ainsi passé de **1,25% de naissances multiples à 3,22%**.

III. La nature de l'homme

Philosophe et médecin, Georges Canguilhem est bien **entendu intéressé par la question de la nature de l'homme. Comment l'homme se perçoit-il**, quelle est son attitude à l'égard du vivant?

Canguilhem souligne **la soif de connaissances** qui caractérise l'être humain, mais aussi son **rapport trop intellectuel**, trop froid vis-à-vis de ce phénomène unique qu'est la vie. En dernier ressort, il ne doit pas **nier sa particularité en tant qu'être vivant**, il doit admettre la complexité de sa situation.

1. L'homme-savant

2. L'homme, un objet d'étude

3. L'homme vivant

1. L'homme-savant

Pour Canguilhem, **l'étude de la vie serait trop souvent purement descriptive**, attentive aux phénomènes observables mais indifférente aux processus qui y conduisent : « *c'est un des traits de toute philosophie préoccupée du problème de la connaissance que l'attention qu'on y donne aux opérations du connaître entraîne la distraction à l'égard du sens du connaître.* » (11).

Mais il y a pour lui une **différence de nature** entre la logique du vivant et ce que la démarche scientifique a pour objet d'étude habituel : « *La vie est formation de formes, la connaissance est analyse des matières informées.* » (14).

Cela débouche **presque sur une condamnation de la science elle-même**, qu'il oppose à des démarches intellectuelles plus intuitives comme la sensibilité artistique et le mysticisme ! « *Ce que l'homme recherche (...), la religion et l'art le lui indiquent, mais la connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte.* » (13)

En réalité, Canguilhem **ne prône pas le renoncement à la méthode scientifique**, il le dit clairement : « *Qu'on détermine et mesure l'action de tel ou tel sel minéral sur la croissance d'un organisme, qu'on établisse un bilan énergétique, qu'on poursuive la synthèse chimique de telle hormone surrénalienne, qu'on cherche les lois de la conduction de l'influx nerveux ou du conditionnement des réflexes, qui songerait sérieusement à le mépriser ?* » (14).

Mais il pense que **l'on a simplifié le champ de recherche de la biologie, en l'assimilant**

à la physique et la chimie : ce serait le cas de Claude Bernard, en particulier : « *fasciné par le prestige des sciences physico-chimiques auxquelles il souhaite voir la biologie ressembler pour mieux assurer, croit-il, les succès de la médecine.* ». Le philosophe, pour sa part, appelle à la retenue et à la modestie des chercheurs : « *Nous pensons, quant à nous, qu'un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice.* » (16).

Bien loin d'être une métaphore pertinente pour décrire le fonctionnement d'un organisme vivant, **la machine est à l'opposé du vivant**, comme on s'en aperçoit rapidement quand les hommes eux-mêmes sont soumis à la mécanisation de leur travail (avec le **taylorisme**) : « *La rationalisation est proprement une mécanisation de l'organisme pour autant qu'elle vise à l'élimination des mouvements inutiles, du seul point de vue du rendement considéré comme fonction mathématique d'un certain nombre de facteurs.* » (162).

Enfin, par rapport au monstre, c'est presque le **reproche inverse** qui est adressé aux savants par Canguilhem : ils seraient cette fois **incapables de se montrer objectifs**, dépassionnés : « *Supposons-nous pure raison, pure machine intellectuelle à constater, à calculer et à rendre des comptes, donc inertes et indifférents à nos occasions de penser : le monstre ce serait seulement l'autre que le même, un ordre autre que l'ordre le plus probable.* » (220)

2. L'homme, un objet d'étude

L'homme doit donc, pour Canguilhem, en rabattre sur ses prétentions à une connaissance « pure », il doit s'inclure dans le paysage et s'observer autant qu'il étudie le reste du monde : « *La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (...)* devant l'obstacle surgi. » (12).

Le sujet et l'objet de la recherche ne sont pas si différents l'un de l'autre : « *c'est un vivant humain qui se trouve être en même temps, et d'ailleurs au titre de vivant, le savant curieux de la solution théorique des problèmes posés par la vie du fait même de son exercice.* » (25) ; comme le souligne Goldstein : « *La démarche cognitive du biologiste est exposée à des difficultés analogues à celles que rencontre l'organisme dans son apprentissage* » (29).

À omettre la nature humaine de l'expérimentateur, les conséquences peuvent être graves : il peut **se tromper** « *C'est par inadvertance que Pasteur injecte à des poules une culture de choléra vieillie* » (38) ; et **son action modifie le champ d'études** : « *bactéries ou protozoaires, présentent, dans leur relation avec les antibio-*

tiques, (...) des phénomènes de résistance » (38). Car la sélection naturelle est active sur les bactéries que l'homme essaie d'éliminer !

Lorsqu'il aborde la théorie mécaniste, Canguilhem trouve **des éléments de réponse dans l'étude de l'homme** et sa vision du monde : pour les uns, le capitalisme est à l'origine du mécanisme ; mais « *il n'y avait pas à proprement parler, dans les manufactures, de division du travail, (...) la manufacture a été, à l'origine, la réunion dans un même local d'artisans qualifiés auparavant dispersés. Ce n'est donc pas (...) le calcul des prix de revient par heure de travail, c'est l'évolution du machinisme qui est la cause authentique de la conception mécaniste de l'univers.* » (140).

Lorsque certains savants cherchent une explication à l'existence des monstres, elle semble davantage avoir sa source dans **les désirs et les angoisses de l'homme** que dans une réelle volonté de compréhension du réel : « *Malebranche admet les passions, le désir et le dérèglement de l'imagination <comme explication>. (...) L'avantage de cette théorie pour Malebranche, (...) c'est qu'elle disculpe Dieu du grief d'avoir créé à l'origine des germes monstrueux.* » (225).

3. L'homme vivant

Canguilhem se fait donc l'apologiste d'un **rapport moins distancié, moins intellectuel à l'égard du vivant** ; bien sûr, on oppose souvent le savant théoricien réfugié dans son laboratoire et l'homme de la rue, occupé à profiter de l'existence sans se poser de question, et c'est un cliché, mais Canguilhem pense qu'il y a un fond de vérité : « **pour tout dire, on ne vit pas de savoir** » (11).

Mais puisqu'on est dans les caricatures, le philosophe sait qu'un autre écueil attend celui qui défend cette position, le **vitalisme**, selon laquelle la vie est un phénomène spécifique et irréductible à une série de faits chimiques et biologiques ; **on va le traiter d'illuminé** : « *Il n'est alors de choix qu'entre un intellectualisme cristallin, c'est-à-dire transparent et inerte, et un mysticisme trouble, à la fois actif et brouillon.* » (12).

Mais Canguilhem ne renonce pas à convaincre du bien-fondé de son point de vue, il insiste pour **qu'on n'évalue pas sur des critères arbitraires des êtres qui ont leur logique propre**, à des années-lumières du regard que l'on porte sur eux : « *Seul peut être aveugle un être qui cherche la lumière, seul peut être stupide un être qui prétend signifier.* » (12).

Face au regard hautain et méprisant de certains scientifiques, Canguilhem valorise **le regard des artistes et des croyants**, qui glorifie la vie et ne la déconsidère jamais : « *quel esprit sincèrement religieux, quel artiste authentiquement créateur, poursuivant la transfiguration de la vie, a-t-il jamais pris prétexte de son effort pour déprécier la vie ?* » (13).

L'objet de l'étude, ici, n'est pas anodin, n'est pas banal : « *La biologie, dit Goldstein, a affaire à des individus qui existent et tendent à exister, c'est-à-dire à réaliser leurs capacités du mieux possible dans un environnement donné.* » (14). Et il faut donc en tenir compte : « *L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant.* » (16)

À propos de la théorie du **mécanisme**, là encore Canguilhem se bat pour qu'il n'y ait pas confusion entre des choses fondamentalement différentes : « *L'esclave, dit Aristote dans La Politique, est une machine animée.* » (137), mais c'est l'inverse qui est vrai, la machine n'est qu'une pâle copie du vivant : « *Le modèle du vivant-machine, c'est le vivant lui-même, L'idée du vivant que l'art divin imite, c'est le vivant.* » (145).

Et que ce soit la maladie ou la monstruosité, Canguilhem insiste pour qu'elles soient intégrées à une définition large du vivant : c'est en effet **une façon autre de vivre** : « *Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme.* » (213). Et la frontière peut être difficile à établir, puisque justement vivre c'est avoir **le moins de contraintes possible** dans ce que l'on peut être : « *La santé est (...) une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement.* » (215).

Conclusion

En définitive, l'espèce humaine tend à **réclamer une place à part** dans l'univers, à vouloir **accumuler les connaissances** sur la vie, mais elle tend aussi à oublier qu'elle est **concernée par les caractéristiques qu'elle identifie chez les autres organismes vivants**, et qu'elle ne peut s'extraire de son propre processus d'expérimentation. La vie est donc autant à vivre qu'à analyser, elle ne se laisse pas réduire à des équations ; elle est **indomptable et inclassable**.

On peut évoquer à ce sujet la citation de Vauvenargues : « *La raison nous trompe plus souvent que la nature* ».